

Sœur Bernès (1902– 1996)

Claire Bernès Naît à Alger le 30 septembre 1902. Pour des motifs familiaux, ses parents avaient quitté la France pour s'établir en Algérie. Très vite, dès les premiers mois, l'on découvre que le climat de l'Algérie ne convient pas au bébé qui reste malingre et chétif. La jeune maman en est si accablée qu'elle tombe malade et l'on doit confier le bébé à une nourrice arabe. Dès qu'elle est remise, Mme Bernès se hâte d'aller voir sa fille. Elle la trouve en piteux état, toujours chétive et de plus, malpropre, vêtue de vêtements sales comme les autres enfants de la nourrice. L'achat d'une chèvre pour subvenir à l'insuffisance de lait de la femme n'améliore pas la situation. A la visite suivante, constatant que l'état de l'enfant a encore empiré, sa mère, au comble de la colère, se saisit d'une couverture, en enveloppe l'enfant et reprend le chemin du retour sans même un regard vers la nourrice.

La fillette grandit presque normalement malgré une santé qui reste fragile. Ses parents, très pris par leur travail, engagent une jeune fille française chargé de veiller à l'éducation de la petite Claire. Mais à mesure que les années passent, son caractère volontaire se développe, donnant du fil à retordre à sa mère et à sa gouvernante. Cette dernière appréhende de sortir seule avec son élève qui fait de véritables scènes lorsqu'elle n'obtient pas ce qu'elle veut, même lorsque sa mère l'a formellement interdit. C'est ainsi qu'un après-midi, dans un jardin public, la fillette réclame haut et fort d'acheter des cacahouètes. La gouvernante, forte de la défense maternelle, refuse. Claire pousse alors de tels cris qu'elle ameute tout le voisinage et la gouvernante se voit obligée de céder. A peine rentrée à la maison, la fillette est prise de violentes colique qui lui font pousser de nouveaux cris, non plus de colère mais de souffrance. Sa désobéissance ainsi révélée, c'est la gouvernante qui en paye le prix : elle est renvoyée.

Un autre fait témoigne de sa personnalité et de la conscience qu'elle a déjà d'elle-même. Un jour, on sonne à la porte et Claire va ouvrir. C'est un ami de son père qui fait une caresse à l'enfant et lui demande : « Ma petite, ton papa est-il à la maison ? » La Fillette, se haussant sur la pointe des pieds, de lui répondre avec assurance : « Monsieur, je suis mademoiselle Claire Bernès. »

En 1905, une forte épidémie de typhus ayant éclaté à Alger, Claire en est atteinte. Pour sauver l'enfant dont la vie est en danger, le médecin exige le départ immédiat du pays. La famille rentre donc en France et s'installe à Marseille. C'est dans cette ville que Claire commence ses études qu'elle mènera jusqu'au brevet et d'un diplôme d'École Supérieure. Son enfance se passe sereine mais la chaleur familiale, pleine de tendresse dont elle est comblée, ne l'empêche pas de se poser beaucoup de questions :

« Pourquoi maman me parle-t-elle comme en cachette quand elle m'explique qu'il y a un Dieu qui nous aime ? Pourquoi me conduit-elle parfois dans une église en me recommandant de ne pas le dire à mon père ? »

Un jour, Claire demande à sa mère :

« Pourquoi, à l'église, y a-t-il une petite lampe allumée à côté d'une sorte de coffre ? » sa mère détourne la conversation sans répondre. Un peu plus tard, elle explique à la fillette que le Dieu dont elle lui a parlé est présent dans ce coffre sous la forme d'une hostie, pour rester auprès des hommes qu'il aime.

Claire grandit. D'intelligence vive elle réussit parfaitement dans ses études mais plus le temps passe, plus les questions se multiplient dans sa tête :

« Pourquoi ne doit-elle jamais parler de religion à son père ? Pourquoi ne lui est-il pas possible de faire sa première communion comme les autres enfants ? »

Elle a un culte pour son père qu'elle admire comme un être supérieur, très droit dans ses relations humaines, et elle ne comprend pas comment sa mère peut se montrer si craintive à son égard. Comment trouver une réponse à ces réalités : Dieu, l'Au-delà, dont ne parlent jamais ses parents ? Un jour, elle entre dans une église et y fait la rencontre d'un saint prêtre aux cheveux blancs. C'est lui qui, de ce jour, va l'accompagner jusqu'à son entrée en communauté.

Elle racontait elle-même que la première approche lui avait été très difficile, son attitude réservée l'empêchant de s'exprimer librement. Mais peu à peu, après plusieurs rencontres, une parfaite confiance s'était établie entre eux et elle avait commencé à goûter la joie de connaître Dieu et de l'aimer.

La première étape de sa nouvelle vie sera la préparation à sa première communion. Âgée alors de 18 ans, elle commence à prendre sa vie en mains. Sa mère seule est au courant du grand acte qu'elle prépare, son directeur spirituel lui ayant fait comprendre le fossé qui la sépare de son père farouche anticlérical.

Ce même directeur se trouve être l'aumônier d'une maison de Filles de la Charité et il la confie à la sœur responsable des Enfants de Marie. C'est avec une grande ferveur que Claire fait sa consécration à la Vierge.

À cette époque de sa vie, le charme de la jeune fille, sa grande intelligence et son amabilité communicative la rendent agréable à tous ceux qui l'entourent. Son père, très fier d'elle n'épargne rien pour cultiver ses facultés et ses dons naturels. Jouer du violon est une de ses grandes joies et elle aime interpréter souvent de la musique religieuse sans que son père s'en aperçoive. Son cheminement spirituel va de pair avec sa formation intellectuelle.

Ses camarades la rencontrent chez ses parents et les demandes en mariage ne lui manquent pas. L'un d'eux le paye de sa vie. Sa demande refusée, il décide de partir pour l'étranger. Hélas, le navire qui doit le conduire en Amérique fait naufrage et aucun passager n'est sauvé. Claire en restera marquée, se sentant en partie responsable de cette mort.

C'est peu de temps après qu'elle révèle à ses parents sa détermination prise depuis longtemps de se donner à Dieu dans la Communauté des Filles de la Charité. Pour ses parents, c'est un véritable écroulement. Des beaux rêves qu'ils ont faits au sujet de leur fille unique, plus rien ne subsiste. Ils

ne peuvent non plus accepter d'être séparés de l'enfant qu'ils aiment plus que tout. La lutte est dure et serrée mais Claire tient bon jusqu'au bout.

La Visitatrice de Marseille lui donne la liste des documents nécessaires pour son admission au Postulat.

Coup de théâtre ! Le certificat de mariage de ses parents n'existe pas. Terriblement choquée, elle en avertit la Visitatrice qui cherche à la rassurer : toute règle peut avoir des exceptions et une dispense pourrait lui être accordée.

Folle de peine, Claire rentre chez elle et s'enferme dans sa chambre, refusant de parler et de manger, malgré les supplications de ses parents, désireux de savoir la cause de ce désespoir.

Ce sera son directeur qui va leur donner les explications nécessaires. Et c'est alors que son père trouve le courage de raconter à sa fille le mystère qui a pesé sur sa vie et qui est cause de son désarroi. Ses parents ne sont pas mariés, ayant rompu, chacun de leur côté un premier mariage. C'est la raison de leur départ pour l'Algérie où elle est née.

Sur ces entrefaites, la réponse des supérieurs arrive. La dispense est accordée, elle peut faire son postulat mais à Jérusalem; décision qui meurtrit encore ses parents, devant une décision qui ne tient pas compte de leur solitude.

Le jour du départ arrivé, Claire s'embarque à Marseille. Laissant sur le quai ses parents dans le plus grand désarroi. Dès que le navire a gagné le large, Claire se laisse aller à sa douleur. Les matelots, la voyant si triste et tout habillée de noir, s'imaginent que c'est une jeune veuve qui vient de perdre son mari. Pris de pitié, ils cherchent, par des gestes pleins de gentillesse à la consoler de sa peine.

Enfin, le voyage prend fin et le navire accoste à Alexandrie. Le premier souci de Claire est de chercher une église. À peine sortie du port, elle s'est trouvée en face de la rue « Sabaa Banat », la rue des 7 sœurs, ainsi nommée en souvenir des 7 premières Filles de la Charité, arrivées à Alexandrie en 1844. Elle croise deux Sœurs qui s'en vont, panier au bras. « Postulante de passage, leur dit-elle, je cherche une église ». Les deux Sœurs, pressées, ne lui posent aucune question et la quittent après lui avoir indiqué brièvement le chemin à suivre. Cet accueil peu encourageant déconcerte Claire qui sent les larmes lui monter aux yeux. Heureusement les deux Sœurs, conscientes d'avoir manqué de cordialité, reviennent sur leurs pas et lui demandent ; « Dans quelle communauté allez-vous » ?

A la réponse : « Chez les Filles de la Charité », elles deviennent très aimables et l'accompagnent à la Miséricorde où la Sœur Servante la met tout de suite à l'aise. Le lendemain, les Sœurs l'accompagnent jusqu'au bateau.

Lorsqu'enfin elle arrivera à Jérusalem, nouvelle surprise. Ma Sœur Récamier n'est pas au courant de sa venue. Il faut attendre la lettre officielle pour la recevoir à la Communauté. Pendant un mois et demi, elle va partager travail et vie avec le personnel de l'hospice. Enfin le document arrive et

Mlle Claire désormais fait partie de la Communauté. Elle aimera plus tard raconter ses aventures de postulat qui, joyeuses ou tristes, avaient enrichi son expérience.

A cette époque l'hospice de Jérusalem est très pauvre et les Sœurs, très vertueuses, vivent cette pauvreté dans tous les détails. Elles estiment la mortification comme une grâce. Mlle Claire désire, elle, racheter son père par toutes sortes de pénitences. Chargée d'une classe, elle est appréciée par ses élèves qui, des années plus tard, l'accueilleront avec chaleur et reconnaissance.

Un autre office lui coûte davantage. Il y a à l'hospice, un jeune garçon atteint d'une terrible maladie qui a couvert de plaies tout son corps. Les Sœurs s'occupent de lui à tour de rôle et la postulante se voit, parfois, chargée d'une garde de nuit. Il lui faut alors, dans l'obscurité, parcourir les interminables couloirs de l'hospice pour arriver à la chambre du malade. Bien souvent, la bougie qui guide ses pas, s'éteint par suite des courants d'air. Elle doit alors se diriger à tâtons, guidée par les cris du malade.

Les lettres de ses parents sont toujours angoissantes. Ils lui demandent de rentrer. Son père va même jusqu'à lui proposer de mettre tous ses biens à sa disposition pour créer une société de bienfaisances. Son cœur a du mal à résister à tant de pression. Parfois la tentation l'accable, surtout la nuit. Elle est tentée de faire sa valise... et, à genoux, elle supplie le Seigneur de lui donner la force de tenir.

Son temps de postulat se termine... elle revient en France pour commencer son Séminaire à la Rue du Bac. La joie de revoir ses parents n'est pas sans ombres. Son père, dans son extrême douleur ne se laisse-t-il pas emporter jusqu'à la menace... Après trois mois de séminaire et fermement décidée à suivre l'appel du Seigneur, elle est appelée au parloir où l'attendent ses parents. Elle entre à la chapelle et confie à Dieu cette entrevue. La rencontre est très émouvante, mais si sa mère se montre affectueuse, son père reste fermé et taciturne. A un moment donné, il glisse sa main dans la poche de son imperméable et en tire... une boîte de chocolats. La conversation reprend, sereine.

Un détail au passage. C'est au Séminaire qu'elle fait la connaissance de Sr Guillemain à laquelle elle garda toujours une grande amitié.

Les efforts du postulat ont miné sa santé et le médecin signale à Sr Directrice le mauvais état d'une sœur dont il ne connaît pas le nom mais qui a maigri de 20 kg. Après l'instruction de 2h, ma Sr Directrice demande : « Quelle est la petite Sœur à qui le Dr a dit qu'elle avait beaucoup maigri ? » Sr Bernès se lève : c'est d'elle qu'il s'agit.

Sur l'ordre de la Directrice et à partir de ce jour, Sr Bernès ne quittera plus l'infirmerie. Elle suivra les instructions du haut de la tribune.

Arrive la fin du Séminaire. A la grande surprise des petites Sœurs, Sr Bernès, malgré son peu de santé, est nommée pour la mission d'Alexandrie. Ses parents, eux, en sont consternés et supplient les Supérieurs de ne pas l'envoyer si loin. Peine perdue. Le Directeur Général leur promet cependant son retour en France pour ses vœux.

A son arrivée à Alexandrie, elle est accueillie, les bras ouverts, par ma Sr Cornillon qui, pour marquer la joie de sa venue, offre à chacune de ses 40 compagnes une « oke » (250gr) de chocolat. La jeune Sœur est affectée au Pensionnat comme enseignante. Cet office au service des enfants de familles riches est un tourment pour Sr Bernès qui a tout quitté pour servir les pauvres. Elle s'en ouvre à sa Sr Servante qui lui explique que sans les riches l'aide aux pauvres serait irréalisable. Pour l'encourager, elle lui confie le mouvement de la Croisade Eucharistique auquel elle se donne de tout son cœur.

De son passage à la Miséricorde, ses compagnes gardent le souvenir de sa mortification et de son dévouement, ce dont elles sont profondément édifiées.

Après 4 ans de préparation, elle est rappelée à Paris pour ses premiers vœux, selon la promesse faite à ses parents. Ceux-ci n'ayant pas assisté à la fête, les Supérieurs décident que la jeune Sœur ira les voir à Marseille avant de s'embarquer pour Alexandrie. La Sœur Servante lui fait un accueil si affectueux que ses parents sont conquis. Mais les deux semaines passent vite et elle s'apprête à repartir à Alexandrie, lorsque, subitement, un télégramme de Notre Mère la rappelle à Paris pour une autre destination....

En Italie, la Visitatrice de la Province de Rome, ma Sœur Rossignol, est morte en octobre 1932 et la nouvelle Visitatrice, Sr Grange, demande une secrétaire sachant l'italien. Sr Bernès est tout indiquée pour remplir cette fonction. Ses parents sont ravis de ce placement qui la rapproche d'eux.

La voici donc à Rome, à la maison St Joachim qui deviendra la maison Maria Immaculata. Accueillie avec joie, elle se met sans difficulté à son nouveau travail. Sa connaissance de l'italien lui permet de créer un lien positif entre la visitatrice et les Sœurs. Les œuvres sont florissantes : crèche pour les bébés des ouvrières, jardin d'enfants, activités parascolaires pour les petites filles des classes primaires, ouvroir de couture et de broderie, classes de catéchisme, visite des pauvres, cantine où leur est servi un repas chaud....

En dehors de ses activités de secrétaire, Sr Bernès anime, avec une autre jeune Sœur, l'Association des Enfants de Marie dont plusieurs se donneront au Seigneur : 5 chez les Filles de la Charité et 4 ou 5 dans d'autres congrégations.

Sr Goffredo, ancienne conseillère générale, qui, toute jeune, a connu Sr Bernès, se rappelle tout particulièrement sa grande dévotion au Sacré-Cœur.

Relevons quelques lignes du témoignage envoyé par elle : « À la chapelle, elle si active et dynamique, nous donnait l'impression de dialoguer avec Dieu tant son recueillement était intense. À la veille de mon entrée au Séminaire, elle me dit : « Rappelez-vous que chaque seconde passée au Séminaire est sacrée et nécessaire pour vous initier à la vie de charité. » Et Sr Goffredo d'ajouter : « J'ai passé, à ma sortie du Séminaire quatre années à St Joachim. Je ne l'ai jamais entendu dire une parole critique à l'adresse d'une supérieure ou d'une compagne. »

C'est encore elle qui relève « sa façon de travailler avec les pauvres, son ingéniosité pour trouver du travail aux pères de famille ou aux jeunes qui fréquentaient St Joachim. »

Et pour terminer, donnons la parole à un de ces jeunes :

« Elle était pour moi l'Ange gardien. Garçon de 18 ans, en recherche d'aventures, j'étais tel un pigeon voyageur voletant de ci de là. Ses paroles me firent réfléchir et m'assagirent. Elle sut m'éloigner du mal qui guette la jeunesse inexpérimentée pour me faire connaître le vrai bonheur qui est la paix avec Dieu et avec les hommes mes frères. »

Le 3 septembre 1939, déclaration de la deuxième guerre mondiale, ce qui entraîna le retour en France de plusieurs Sœurs françaises et parmi elles de Sr Bernès qui franchit la frontière, le cœur plein de regret de cette ville de Rome où elle vient de passer 7 ans. Elle garde pourtant l'espoir d'y revenir, espoir qui ne sera pas trompé. En 1942, grâce à l'intervention de personnes influentes, elle se retrouve à St Joachim à la grande joie de Sr Grange, de ses compagnes et surtout des jeunes et des pauvres. C'est alors qu'elle va écrire une des belles pages de sa vie.

1943, Rome est occupée par les Nazis. Sr Bernès, en collaboration avec le curé de la paroisse et d'autres personnes courageuses, vient en aide à des Juifs recherchés pour être envoyés dans des camps de concentration. Elle met à ce service dangereux toute son intelligence, son savoir-faire et surtout son cœur. Toujours prête à répondre aux besoins les plus urgents, sans souci des dangers qu'elle courait, elle ravitaillait les réfugiés cachés entre autres lieux dans la coupole de l'église St Joachim. Rien ne l'arrêtait. Dès 4 heures du matin elle était au grand marché où elle trouvait moyen de se faire des amis même parmi les soldats allemands qui lui fournissent souvent ce dont elle avait besoin.

Les services héroïques rendus alors lui vaudront, quelques années plus tard, de voir son nom inscrit au « Livre des Souvenirs ». Israël lui attribuera le titre de Juste des Nations et sur le Mont Herzl un arbre verdira en son honneur.

En 1951, ma Sœur Grange atteint ses 81 ans. Elle est remplacée comme Visitatrice par ma Sœur Musitano et quitte St Joachim pour la maison Ste Agathe où Sr Bernès la suit. Mais cette dernière, déchargée de son office de secrétaire, demande les Missions ad Gentes.

Destinée primitivement à Istamboul, c'est à Jérusalem qu'elle est envoyée pour être assistante de ma Sr Chaland, dans ce même hospice où elle a postulé, il y a quelque 25 ans.

En cette année 1952, les temps sont encore très durs à vivre. Israël sort de la guerre d'indépendance de 1948 et l'hospice héberge gratuitement plus de 400 personnes. C'est une véritable « Cour des Miracles » : nouveau-nés, crèche, malades mentaux, handicapés, orphelines qui ne quittent l'hospice qu'à l'âge de 18 ans, munies de leur trousseau.

L'hospice est aussi « Foyer pour personnes âgées ». À tout ce monde de souffrants, il faut prodiguer amour et dévouement. Mais le plus difficile est la gestion de cette lourde maison. Sr Chaland a épuisé ses forces à faire vivre tout ce monde malgré le danger des bombardements et les difficultés de ravitaillement. Il est temps qu'elle reçoive une aide efficace, même si la collaboration entre deux fortes personnalités ne s'avère pas toujours facile.

La pauvreté à l'hospice est vécue de façon héroïque. C'est ainsi que le petit déjeuner ne comporte alors que du thé auquel Sr Bernès va trouver le moyen d'ajouter quelques olives.

Face aux difficultés que rencontre la vie quotidienne dans ce qu'elle nommera « l'Arche de Noé », elle décide de lancer sans plus tarder un SOS vers les pays les plus favorisés. L'appel sera entendu et les secours commenceront à arriver en même temps que les conditions de vie s'amélioreront dans le pays. En tant qu'Assistante, elle se voit particulièrement chargée de la maison de Béthanie, annexe de l'hospice, où vivent une centaine d'orphelins. Son premier souci sera d'y faire creuser des citernes, la pénurie d'eau rendant alors la vie impossible.

En 1955 le mandat de Sr Chaland se termine et Sr Bernès prend la relève comme Sr Servante de la maison. Plus libre d'agir, elle n'hésitera pas à faire appel à ses bienfaiteurs tout en donnant cours aux initiatives qui naissent de son amour des pauvres. Citons-en quelques-unes :

Utilisation de ses talents de « commerçante » qui la conduisent à revendre avec bénéfice en Israël ce qu'elle achète très bon marché dans la vieille ville. Le gain ainsi réalisé solde le compte du pain pour un mois pour toute la maison.

Organisation, dans les Ambassades et les Centres culturels, de kermesses et d'Expositions où la haute société s'arrache les jolis ouvrages exécutés par les internes de l'hospice.

Tout cela la fait connaître en Israël où elle devient vite très populaire. L'on voit parfois dans les journaux, sa photo, toujours accompagnée de son inséparable panier.

Munie d'un permis consulaire, elle passe la ligne de démarcation à la porte Mandelbaum pour rejoindre Béthanie, passages qui ne sont pas toujours sans risques car le fond du fameux panier contient parfois des objets précieux en or ou en argent qui, confiés à l'hospice, par des chrétiens arabes, lors des événements, sont ainsi restitués à leurs propriétaires.

Le problème angoissant reste malgré tout celui de l'argent à trouver pour faire vivre l'œuvre. Sr Bernès a une confiance immense dans la Providence et c'est à Dieu qu'elle confie en premier tous ses soucis. Mais elle n'oublie pas l'adage bien connu : « Aide - toi, le Ciel t'aidera. » L'hospice a toujours été soutenu par « L'œuvre d'Orient. » Il n'est pour s'en convaincre que de relire la correspondance de Sr Récamier et de Sr Chaland où l'une après l'autre exprime sa reconnaissance pour les dons reçus. A son tour, Sr Bernès va frapper à cette même porte.

Le 13 juin 1957, au cours d'un voyage en France dont la raison première est de trouver des fonds pour éteindre les dettes de l'hospice, elle se présente à Mgr Lagier, alors Directeur de l'œuvre. C'est leur première rencontre. Leur seul contact jusqu'alors avait été l'envoi de subsides accordés annuellement par l'œuvre à l'hospice.

Ce jour-là, Sr Bernès va déployer tout son talent de solliciteuse ; Regardons-la à l'œuvre ou plutôt écoutons-la :

« J'ai 50 petits enfants de 1 à 6 ans
J'ai 100 orphelins au-dessus de 6 ans

J'ai 60 vieillards hommes et femmes dans la plus grande misère physique

J'ai 50 aveugles

J'ai 60 enfants anormaux

J'ai 50 autres enfants plus prends, infirmes et déficients

Et elle ajout : Dans le désert nous soignons des lépreux et à Béthanie nous avons une centaine d'enfants. »

Comment résister à ce tableau ? Cependant l'aide supplémentaire accordée reste très inférieure au montant des dettes.

Alors, Sr Bernès prend sa plume : en deux jours, deux lettres... pour remercier d'abord mais aussi pour glisser...une nouvelle requête et Sr Bernès repartira pour Jérusalem nantie d'une aide confortable, même si elle ne résolvait qu'à peu près le problème de ses dettes.

Il n'est pas question pour elle de s'arrêter en si bon chemin ; son dynamisme ne connaît plus de frontières.

Différents illustrés envoient des reporters pour interviewer et leurs articles répandus à travers le monde font connaître ses œuvres et les besoins de ses maisons ce qui lui attire de très nombreux bienfaiteurs. De son côté, Mgr Marolleau, nouveau Directeur de l'œuvre d'Orient, multipliera les initiatives en sa faveur.

Sr Bernès sait aussi employer les moyens modernes.

Pendant la fête de Noël 1960, la télévision présente un reportage bouleversant filmé et réalisé à Jérusalem avec pour titre : « Une contrebandière de la Charité ». Pendant 20 minutes, on pourra suivre Sr Bernès dans ses divers services et on l'entendra confier les soucis que lui cause cette œuvre immense : l'hospice et ses 350 pensionnaires.

Tout cela concerne l'aide financière indispensable mais il faut aussi des bras pour venir en aide aux sœurs dont le nombre est insuffisant par rapport à la multitude des tâches. L'appel est lancé vers toutes les bonnes volontés capables de venir se mettre au service de toutes les misères. Appel souvent entendu. Des jeunes, des moins jeunes, viendront prêter leur aide pour un temps plus ou moins long. Nombreuses seront celles qui, reparties dans leur pays, écriront leur reconnaissance pour avoir eu la joie de participer à cette œuvre magnifique.

En Israël, la popularité de Sr Bernès ne fait que croître : elle y est devenue une personnalité. Il faut voir, le samedi matin, défiler chez elle aussi des dames élégantes que des gens très simple, des rabbins à papillotes comme des pasteurs protestants, et même des membres du Gouvernements, tous venant exposer une situation difficile, demander un conseil ou un renseignement.

Le Gouvernement, après études de son dossier, lui accorde la possibilité d'intégrer ses œuvres sur le plan économique avec tous les avantages des Institutions du pays. Ce sera la fin de la misère pour l'hospice.

Dans le panégyrique de Sr Bernès qu'il prononça lors de la messe célébrée à son intention à l'hospice St Vincent, le 25 avril 1996, le Père Vincent, de la Dormition, dira :

« Mères Bernès a eu beaucoup d'amis, beaucoup d'admirateurs, mais tout cela n'est que le devant de la scène, une scène parfois un peu encombrante et déroutante pour une Fille de la Charité, servante des Pauvres. Mais si les grands de ce monde, dont Sr Bernès savait attirer l'attention, l'estime et l'aide, étaient reçus avec honneur et respect, les pauvres l'étaient encore davantage. »
Le témoignage d'une de ses compagnes va mettre en valeur les sentiments que Sr Bernès témoignant pour les plus pauvres, les plus abandonnés, les plus rejetés.

En avril 1960, sur le quai du port d'Haïfa, elle attendait deux nouvelles compagnes.

« Dans la camionnette qui nous conduisait à l'hospice, raconte l'une d'elles, elle nous parla de la pauvreté de la maison, nous dit tout ce qu'elle espérait de notre présence de « missionnaire » et nous apprit ce qui serait désormais notre lot : les handicapés, Sr Catherine, qui s'en occupait, ayant alors 85 ans ».

Le choc de la rencontre le jour suivant fut tel que, découragés à la vue de cette déchéance humaine, nous nous avouâmes toutes deux incapables d'affronter un tel office. Les yeux remplis d'une tristesse infinie, Sr Bernès accepte notre refus et nous inscrivit aux cours d'hébreu. Mais lorsque quelques temps plus tard, j'offris de prendre la relève de Sr Catherine, combien immense fut sa joie.

Et ajoute la Sœur auteur de ce témoignage, « je suis sûre que je dois à sa prière la tendresse que Dieu mit dans mon cœur pour ces pauvres créatures ».

Retenons les expressions : tristesse infinie devant le refus instinctif des plus démunis, joie immense de les voir acceptés puis aimés. Feuilletons maintenant quelques lettres de Sr Bernès.

« Ces jours-ci sont encore arrivés de pauvres bébés, l'un d'eux de quelques mois. Le père, sitôt la naissance, a abandonné le foyer, la maman, très pauvre, a laissé son bébé dans la rue et a disparu. Le pauvre enfant est en bien mauvais état ».

« Encore un bébé, tout juste naissant puisque dans une tente de bédouins qui a pris feu, la maman vient de le mettre au monde avant de mourir brûlée vive ».

Les appels se font de plus en plus nombreux, de plus en plus pressants :

« Des cas m'avaient été signalés dans deux villages de Galilée. J'y suis allée avec deux de nos Sœurs. Résultat de la journée : Nous avons accepté dans le premier un bébé anormal ; dans le second, une jeune femme épileptique, un idiot de 17 ans, une fille de 30 ans, sourde, muette et aveugle ».

Et pour terminer ce dernier fait :

« Le Service Social me demande par téléphone d'accepter une naine de 27 ans, de la taille d'un enfant de 4 à 5 ans. J'ai préféré aller à Nazareth pour me rendre compte de la situation exacte avant de dire oui. J'ai été bouleversée. Jamais je n'avais vu une chose semblable, pas tant pour la laideur de la petite naine que par l'état dans lequel je l'ai trouvée. Derrière un rideau, dans un recoin à peine suffisant pour un chien, au milieu des balais, un être informe recouvert d'un chiffon. Elle ne marche pas et est devenue complètement aveugle. Vous devinez avec quel élan je l'ai acceptée ».

Et déjà Sr Bernès rêve : « Baignée, habillée gentiment, elle aura tout de suite un autre aspect. Quelle source nouvelle de bénédiction elle sera pour notre maison.

Que devait penser au ciel notre Père Vincent, lui qui disait à nos premières sœurs :

« Affectionnez-vous bien aux pauvres, je vous en supplie, les allant chercher dans leurs maisons, assistant les pauvres gens qui ont perdu l'esprit, servant les pauvres enfants abandonnés et les pauvres qui pourrissent dans l'ordure ».

Suivons maintenant Sr Bernès « chez-elle ».

Tous ces malheureux, ces abandonnés, ces démunis physiquement et mentalement, venus d'eux-mêmes frapper à la porte de l'hospice, ou envoyés par les services publics, ou découverts au cours d'une visite, trouvent dans cette « Arche de Noé » non seulement une maison, une sécurité matérielle, mais surtout, et c'est ce dont ils ont le plus besoin, un climat d'attention, de dévouement, d'amour que seule peut faire naître la charité, cette charité qu'en pleine réunion de la Knesset, un député n'hésitera pas à nommer « une tendresse qui ne peut venir que de Dieu ».

Et cette communauté de vie et de misère n'exclut pas la joie. Sr Bernès aime le chant, la musique, la danse. Elle s'intéresse aux enfants, aime assister à leurs jeux, à leurs petites séances récréatives. Les plus malheureux, les plus handicapés sont ses préférés. Un journaliste ne témoignera-t-il pas dans « L'information d'Israël » l'avoir vu danser avec ces enfants dans les jardins d'Ain Karem.

Une autre de ses « faiblesse de cœur » concerne les insensés, juifs et arabes, qui vivent dans l'hospice. Leur grande joie est de l'accompagner les jours de marché. Ils l'aident à porter les caisses de légumes et de fruits souvent offertes par des marchands. Ils aiment aussi s'arrêter devant les boutiques et Sr Bernès ne manque pas de leur acheter un petit cadeau. De retour à la maison, la cloche fait accourir toutes les responsables de services. Et Sr Bernès remplit de fruits les grands paniers qu'elles lui présentent.

Si ses mains savent ainsi s'ouvrir, son esprit, lui, ne cesse de travailler pour mieux aménager le cadre de vie de ses « hôtes ». Et les problèmes sont nombreux :

Comment transporter, du sous-sol au rez de chaussée, la cuisine noire et humide où Sœurs et enfants travaillent dans de très pénibles conditions ? Où trouver l'argent pour aménager un service où de bons vieillards, pauvres et sans assistance, ne seront pas des « clochards » ?

Comment construire une terrasse où les petits infirmes pourraient prendre air et soleil ?

Tandis que Sr Bernès arpente les couloirs sans fin, ou escalade les escaliers de son immense maison, problèmes et projets se succèdent dans sa tête. Quand, enfin, elle réussit à s'asseoir, c'est pour écrire une lettre, une de plus, afin de confier ses soucis à tel ou tel de ses bienfaiteurs innombrables.

Il est temps de pénétrer à l'intérieur de la Communauté. Toutes ses compagnes reconnaissent l'extraordinaire travail réalisé et le bien immense qui en résulte. Mais, de même que toute belle

étouffée à son revers, de même la vie la plus donnée, la plus charitable peut avoir ses faiblesses. Ce n'est un mystère pour personne que ce qui fait la richesse et la force de certains caractères les expose, plus d'autres, à imposer leur manière de voir et leurs décisions. Il n'est pas étonnant que la forte et riche personnalité de Sr Bernès, mise très souvent en avant par les officiels de l'Etat d'Israël et encensée par ses protecteurs, n'ait pas facilité les rapports communautaires. Habituee à ce que l'on accepte ses décisions, et que l'on s'incline devant ses réalisations charitables, elle laisse peu de place aux autres dans la vie de communauté. C'est ainsi que, peut-être même sans rendre compte, elle accapare l'attention, réduisant souvent ses compagnes au silence pendant les récréations durant lesquelles elle raconte maintes anecdotes personnelles souvent enjolivées.

Elle n'est pas non plus étrangère aux changements de certaines Sœurs dont la personnalité s'oppose trop visiblement à la sienne. D'autres part, elle aime les choses nettes et la plus petite restriction mentale la met hors d'elle-même, la rendent capable de faire des remarques très sévères même devant les externes quand cela provient d'une sœur.

Autant d'ombres qui, à certains jours, ont pu rendre difficile la vie de celles qui, données du matin au soir à des offices exigeants et pénibles, avaient, plus que d'autres, besoin de se ressourcer dans une joyeuse détente communautaire.

En 1967 éclate la 3^{ème} guerre Israëlo-arabe, dite des six jours, Israël occupe le Sinaï, la Cisjordanie et Gaza. Le 5 juin à 11h 30, l'enfer se déchaîne sur Jérusalem. Dans les couloirs de l'hospice, on prie et on chante des cantiques.

La grande maison joue son rôle de refuge : en plus de sa population habituelle, elle abrite des familles et aussi les petites Sœurs de Foucauld. Deux jours s'écourent encore mais déjà s'annonce la fin de la lutte et le 8 juin le « Cessez le feu » est signé. Durant ce temps, l'armée a, sous les balles, apporté des sacs et la municipalité a trouvé une auto pour porter du ravitaillement aux petits anormaux logés à Ain-Karem.

Il est temps de parler de ceux-ci, les préférés de Sr Bernès. Mais pour cela, il faut remonter le temps.

En 1948 avait débuté la première guerre entre Arabes et Israéliens. A la demande des Pères Blancs qui, étant donnée la séparation de Jérusalem en deux zones, ne pouvaient plus communiquer avec leur maison d'Ain-Karem, Sr Chaland y avait installé quelques filles retardées mentales. La maison était alors dans un état lamentable et sans aucune commodité : ni eau, ni électricité, ni cuisine, ni buanderie...quelques réparations urgentes sont entreprises et deux Sœurs font le va et vient entre l'hospice et la maison. Tout y restait en somme provisoire.

Lorsque dans les années 62 – 63, le nombre des enfants handicapés logés à l'hospice, passe de 26 à 60, le problème se pose de façon aiguë : où les loger ? La solution semble toute simple : à Ain-Karem. Mais pour cela il faut transformer la maison, construire, aménager....où trouver l'argent ?

Les premiers donateurs seront encore une fois les fidèles de l'Œuvre d'Orient. En juin 1963, Mgr Marolleau remercie tous ces bienfaiteurs :

« Dieu seul peut exprimer la reconnaissance de Sr Bernès. Vous lui avez permis d'envisager la construction de tout un bâtiment pour ses petits anormaux. Il faudra trouver des millions mais la Providence interviendra et vous-mêmes, vous ne l'oublierez pas ».

Ses deux prédictions se réaliseront : nouveaux secours envoyés par l'Œuvre d'Orient et intervention d'une société protestante venue à l'hospice demander quel était le problème le plus urgent de la maison.

Et Sr Bernès de leur montrer le local exigü où s'entassaient ses 60 enfants et de leur dire : Nous avons une maison délabrée à Ain-Karem, si vous pouviez nous aider à retaper au moins un étage, nous pourrions y transporter ces pauvres créatures pour quelles y soient plus au large ».

Fort de ces appuis, Sr Bernès se lance : construction, aménagement... Et en 1964 c'est le transfert des petits anormaux de l'hospice vers ce havre de paix. Écoutons le chant de joie adressé à l'Œuvre d'Orient par Sr Bernès.

« C'est une merveille qui est en train de se faire pour nos chers petits infirmes à Ain-Karem. À l'étage supérieur 14 belles pièces sanitaires parfaitement adaptés, deux magnifiques salles de séjour et de jeux. Nos petits anormaux sont désormais installés et magnifiquement bien. Je suis ravie de les voir si heureux ».

Tout au fil des ans, les enfants « pas comme les autres » vont arriver à Ain-Karem... En janvier 65, c'est une petite catholique née sans bras ni jambes... un petit garçon d'un village de Galilée, muet et un peu idiot... En 68, ils sont 75 et le nombre ne cesse d'augmenter... mongoliens, hydrocéphales, paralysés, épileptiques, anormaux, toute la misère du monde rassemblée.

En 1973, la maison détachée de l'hospice est déclarée autonome. Désormais, tandis que Sr Dupont-Férier reçoit la responsabilité de l'hospice, Sr Bernès devient la Servante d'Ain-Karem où se dévouent avec elle quatre Filles de la Charité et plusieurs auxiliaires laïques. Mais entretemps, la Providence a frappé un grand coup : grâce à l'intervention de Mgr Herbet Michel, du diocèse de Cologne, la maison d'Ain-Karem ainsi que tout le terrain qui en dépend ont été rachetés aux Pères Blancs. Désormais peut dormir tranquille : le gîte est assuré pour ses préférés. Et ce ne sera pas la seule intervention de Mgr Michel en faveur des petits incurables d'Ain-Karem !

Le changement de maison ne change pas le rythme de sa vie. Elle continue à recevoir aussi bien les hautes personnalités que les pauvres gens qui ont toujours recours à elle.

À cette époque ceux qui occupent davantage son cœur et son temps sont surtout les parents des handicapés.

Le calvaire douloureux vécu par eux lui faisant partager leur peine et elle cherchait à connaître le plus de détails possibles pour pouvoir être plus efficace auprès de l'enfant.

C'est ainsi qu'un soir, pendant la récréation, elle est appelée au parloir. Un monsieur se présente tenant une sorte de paquet. Il éclate en sanglots en expliquant que ce paquet est sa petite fille née la veille à Tel-Aviv où le médecin déclarée mort-née. Cependant le bébé était bien vivant mais handicapé....il ressemblait à un petit chat écrasé, pesant à peine 1k.50.

« Ma Mère, dit le pauvre père, que, puis-je faire de cette pauvre créature ? Sa maman n'est pas en mesure de supporter une telle révélation ».

Sr Bernès prit le pauvre bébé en disant : « Je l'accepte comme un don du ciel ».

Ecoutez la fin de l'histoire de cette petite Shushanna : Baignée dans un climat d'amour et de tendresse, elle devint, après avoir subi 18 interventions chirurgicales, presque normale physiquement. Douée d'une grande intelligence, elle a entamé avec succès ses études de médecine.

Souvent le maire de Jérusalem « Teddy Koleck » vient s'entretenir avec elle et elle profite de ces rencontres pour le mettre au courant de la situation des chrétiens arabes vivant dans les territoires occupés. Elle obtient souvent gain de cause au point, qu'un jour, un rabbin ultra-orthodoxe s'élèvera avec violence contre « cette religieuse qui peut tout obtenir même contre la loi alors qu'eux, les Fils de Lévi, on ne les écoute pas. »

« Cette religieuse » sera nommée « citoyenne de Jérusalem » et, conscients du bien qu'elle a fait parmi eux, les Juifs lui attribueront une pension qui lui sera régulièrement versée jusqu'à sa mort.

En 1978, une de ses compagnes, Sr Marongiu, la remplace, comme Sœur Servante. Elle a alors 77 ans mais les années ne l'empêchent pas de voler d'un ministère à l'autre pour défendre ses protégés. Toutes les portes lui restent ouvertes même celles des ministres.

A l'intérieur de la maison, elle est chargée de l'administration. Sa porte personnalité continue à laisser peu de place aux autres dans la vie communautaire.

Vers l'âge de 85 ans, ses activités commencent à diminuer....Elle profite de ce ralentissement pour écrire à ses innombrables amis. Mgr Michel disait souvent que ses lettres étaient pour lui « de l'eau fraîche ».

Ses amis disparaissent les uns après les autres. Son activité s'est beaucoup ralentie. Déjà elle a demandé plusieurs fois à rejoindre Sœur Marongiu à Alexandrie. Ce qui lui est accordé en 1988. Elle accepte généreusement ce départ et gagne simplement la maison de nos Sœurs aînées à Alexandrie.

Elle y reçut de nombreux témoignages de considération. L'ambassadeur d'Israël vint, dès la semaine de son arrivée, lui rendre visite et lui offrir ses services. Ses plus grands amis n'hésitèrent pas à faire un long voyage pour passer quelques jours en sa compagnie et, parmi eux, le plus fidèle de tous, Mgr Michel.

Durant son séjour à Tito, la plus grande joie de Sr Bernès était de recevoir les petits du Jardin d'enfants. Elle s'intéressait à leurs familles et leur venait discrètement en aide.

Vers l'âge de 92 ans, sa mémoire et ses autres facultés commencèrent à baisser. Elle s'en rendait compte mais restait sereine. Elle passait le plus de temps possible au pied du tabernacle. Sa sérénité était si grande qu'une volontaire en fut frappée au point de se donner à Dieu en entrant chez les Filles de la Charité. Les dernières années de sa vie furent des plus douces.

Sr Marongiu disait avec elle la prière du soir. Sr Bernès s'arrêtait toujours à la même phrase « Mère de Dieu priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ». Elle la répétait deux ou trois fois. A la fin de la prière, elle disait. « Qu'il est beau d'appartenir au Seigneur.

En ces derniers temps, le Seigneur lui avait repris, voix intelligence, mémoire, tout ce qu'Il lui avait donné pour le servir. Dans ses moments de lucidité, elle demandait souvent à sa Sr servante si les employés étaient bien payés et si elle a de quoi le faire, manifestant encore ainsi son souci des pauvres.

Le 1^{er} Avril 1996, l'Assemblée Provinciale s'ouvre à Beyrouth. Sr Bernès voit, avec une peine profonde, s'éloigner sa Sr Servante et lui murmure en l'embrassant : « Revenez vite ». De son côté, Sr Marongiu appréhende vivement ce départ : son intuition ne la trompe pas. Lorsqu'elle reviendra à Tito, Sr Bernès aura quitté la maison. Le samedi saint des Orthodoxes, elle s'était éteinte tout doucement, avec un dernier sourire aux Sœurs qui l'entouraient, Sa messe de requiem fut celle de la Résurrection. C'est dans cette lumière pascale qu'elle rejoignait celui qu'elle avait si bien servi dans les plus pauvres, les plus démunis de corps et l'esprit.